

GIESEN, Klaus-Gerd. *L'éthique des relations internationales : Les théories anglo-américaines contemporaines*. Bruxelles, Établissements Emile Bruylant, Coll. « Organisation internationale et relations internationales, no. 24 », 1992, 416 p.

Alfredo C. Robles

Mondialisation et mutations politiques
Volume 24, Number 3, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703216ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/703216ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)
1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robles, A. C. (1993). Review of [GIESEN, Klaus-Gerd. *L'éthique des relations internationales : Les théories anglo-américaines contemporaines*. Bruxelles, Établissements Emile Bruylant, Coll. « Organisation internationale et relations internationales, no. 24 », 1992, 416 p.] *Études internationales*, 24 (3), 698–699.
<https://doi.org/10.7202/703216ar>

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

GIESEN, Klaus-Gerd. *L'éthique des relations internationales: Les théories anglo-américaines contemporaines*. Bruxelles, Établissements Émile Bruylant, Coll. «Organisation internationale et relations internationales, no. 24», 1992, 416 p.

Il y a déjà longtemps Alfred Grosser s'était demandé si l'étude des relations internationales était une spécialité américaine. De nos jours la question demeure posée, même s'il faut parler plutôt de théories anglo-américaines. En effet, trop souvent la réaction des spécialistes du Vieux continent, face à un corpus dont ils ne peuvent saisir la portée en raison de leur formation historique et juridique, est celle d'un rejet pur et simple de toute réflexion théorique. Heureusement telle n'est pas l'attitude de notre auteur, qui constate d'emblée la richesse d'une tradition anglo-américaine de pensée éthique sur les relations internationales et se propose donc de «réveiller» les spécialistes du continent afin de donner une impulsion à leurs recherches. L'ouvrage est conçu non seulement comme un moyen pour promouvoir le dialogue avec la tradition anglo-américaine, mais également comme une contribution à la recherche d'une voie susceptible de faire sortir la philosophie américaine de l'impasse postmoderniste dans laquelle elle s'est engagée (pp. 323-325).

Le postulat qui sous-tend l'ouvrage est que toute théorie des rela-

tions internationales comporte une dimension éthique, bien qu'elle reste souvent implicite; ainsi la distinction positiviste entre la théorie empirique et la théorie normative est-elle récusée (pp. 8-9). Plutôt que de se livrer à une étude sociologique l'auteur privilégie la réflexion épistémologique – comment peut-on formuler des énonciations sur l'éthique des relations internationales? (pp. 2, 9). L'ouvrage est divisé en trois parties, sur la base de trois paramètres: espace paradigmatique, temps périodique, et l'interface disciplinaire (p. 17). La première partie trace la genèse et l'hégémonie des paradigmes réalistes, dans la période 1939-1967. Prenant le contre-pied des interprétations courantes, l'auteur soutient que sous l'unité paradigmatique du réalisme, se cachent en fait non pas un, mais trois paradigmes éthiques: outre le scepticisme, il y a aussi l'empirisme et le conséquentialisme. Dans la deuxième période (1967-1977), les philosophes, situés en dehors de la discipline des relations internationales, entreprennent une «critique rationaliste» du réalisme; on voit alors apparaître un nouveau paradigme, d'inspiration kantienne, qui se joignait à l'autre adversaire du réalisme, le paradigme de droit naturel. Depuis 1977, deux tendances se dessinent: d'une part, une restauration néo-réaliste, purgée des éléments les plus extrémistes de l'éthique réaliste pour la rendre plus respectable; et d'autre part, l'éclatement de la philosophie sous l'empire du postmodernisme.

Cette brève recension ne saurait rendre compte de la grande richesse de cet ouvrage. Par son em-

ploi de l'approche historique, il apporte un correctif salutaire au manque d'autoréflexivité dont souffre le positivisme logique. L'érudition de l'auteur lui permet d'exposer avec brio l'influence qu'ont exercée sur les réalistes «classiques» Max Weber, Friedrich Meinecke et Carl Schmitt (pp. 38-62); les explications consacrées à la tradition kantienne sont limpides (pp. 162-186); et l'exposé succinct du postmodernisme est d'une grande clarté (pp. 308-313). Grâce aux recherches quasiment exhaustives menées par l'auteur, les approches des disciplines les plus diverses sur des thèmes tels que la dissuasion nucléaire et la justice distributive sont éclairées. Enfin, une bibliographie systématique, un index des noms et un index des matières, bref tout l'apparat critique auquel les universitaires de formation anglo-américaine sont habitués mais qui font souvent défaut aux ouvrages en langue française, rend l'ouvrage aisément maniable.

Cependant plusieurs interrogations subsistent. D'abord, si l'étude fait clairement ressortir la dimension éthique des paradigmes, celle de la recherche elle-même n'est guère explicite. Au fil de la lecture, l'on se demande quelle position, éthique et épistémologique, l'auteur occupe. Certes il précise qu'il adopte un point de vue métaéthique qui semble dérivé d'une conception aristotélicienne de l'éthique (p. 14), mais est-elle suffisante pour fonder une approche véritablement critique? C'est le silence à ce sujet qui explique peut-être la trop grande prudence de M. Giesen lorsqu'il s'agit de faire non des critiques ponctuelles

sur tel ou tel auteur mais des appréciations d'ensemble sur les paradigmes étudiés. Et s'il s'y risque de temps à autre, les explications fournies sont plutôt d'ordre historique ou sociologique (le scepticisme traduit le climat de la guerre froide, l'intervention des philosophes a lieu dans le contexte de la guerre du Vietnam, la politique des droits de l'homme de l'Administration Carter provoque la recomposition des paradigmes). Cependant, de telles explications sont quasiment inévitables; autrement comment rendre compte du paradoxe que les paradigmes anglo-américains sont presque tous d'origine européenne? Cela nous conduit à poser la question des conditions de possibilité du dialogue entre les deux traditions tant souhaité par l'auteur. Le dialogue sera à sens unique si, au lieu de puiser dans les traditions européennes que les Anglo-américains savent si bien s'approprier, les universitaires européens se bornent à critiquer les théories des premiers: comme les réalistes face aux philosophes, les Anglo-américains pourraient les ignorer superbement (p. 124). C'est le sort que risque de connaître l'ouvrage: s'il est vraisemblable que les Européens, faute de formation théorique, auront du mal à en apprécier ses qualités, les Anglo-américains, déjà confrontés à une littérature impressionnante par son volume, ne vont pas s'empresser de prendre connaissance d'un ouvrage critique qui est au surplus rédigé en français. Et ce serait bien dommage.

Alfredo C. ROBLES, Jr.

*Département de science politique
Wellesley College, Wellesley,
Mass, États-Unis.*